



cinéma

Hebdomadaire
T.M. : 41 372

☎ : 01 42 44 16 16
L.M. : 220 000

INROCKUPTIBLES (LES)



mercredi 04 février 2004



guerre et paix

Dans *Baboussia*, Lidia Bobrova stigmatise sans ménagement les "nouveaux Russes" et un conflit tchéchène en pleine vietnamisation. Rencontre avec la cinéaste.

BABOUSSIA DE LIDIA BOBROVA

avec Nina Choubina, Anna Ovsianikova, Vladimir Koulakov, Sergueï Anoufrieu, Olga Onichenko

Avec ses trois longs métrages, *Ô vous mes oies !*, *Dans ce pays-là* et *Baboussia*, sur la vie hors du temps dans les villages russes, Lidia Bobrova s'inscrit presque dans la mouvance nostalgique de l'après-perestroïka. Vieilles babouchkas en fichu, comme Baboussia, l'héroïne du film, marinant dans leurs archaïsmes antésoviétiques, contre nouveaux riches sans âme, férus de faux bois blond et de 4 x 4 aux vitres fumées. Pourtant, Lidia Bobrova se défend d'être passiste : "Je n'ai pas la nostalgie du passé, affirme-t-elle. Ce que je tourne me semble extrêmement contemporain. Je montre la Russie telle qu'elle est. Par contre, je laisse les films sur la mafia, avec des armes dans tous les sens, des meurtres et des poursuites, aux autres réalisateurs, qui le font très bien. Moi, je ne m'en sens pas capable. Je parle de ce

que je connais. Je viens d'un village semblable à celui du film. En fait, mon film se passe dans le nord de la Russie, et moi je suis née au-delà du lac Baïkal, en Sibérie orientale. C'est très éloigné géographiquement, mais il y a des ressemblances : la neige, la nature, et surtout les gens..."

Cette connaissance du milieu explique sans doute pourquoi le film, indéniablement travaillé, cadré dans une optique picturale, n'a rien de décoratif ni d'apprêté. En témoigne le superbe plan-séquence du début, tourné dans un intérieur russe tout à fait ordinaire et encombré avec enfants et adultes. *Baboussia* montre le hors-champ des villes russes, mais ce n'est pas pour autant un film panthéiste ou abstrait, comme le splendide et récent *Le Retour* de Zviaguintsev. "Le folklore, celui des femmes, avec leur métier à tisser, c'est encore quelque chose d'actuel dans la région d'Arkhangelsk où j'ai tourné le film, ajoute Lidia Bobrova. Il y a des concours de danse pour les enfants, des chorales de vieilles femmes... C'est un folklore encore très vivant."

Un des grands moments de *Baboussia* est indéniablement la kermesse du village, avec sa candeur bon enfant et ses rustiques numéros musicaux (accordéon, claquettes et concert de cuillers en bois) qui pourraient sortir d'un film d'Aki Kaurismäki, dont Bobrova pourrait être l'équivalent féminin si elle avait un petit peu plus de détachement et de sens de la dérision. Mais pour la cinéaste, la fête est entachée de tristesse : "Il faut voir les numéros musicaux de deux façons. Au-delà des chants et des danses, mon intention était de montrer que nos enfants ont beau être doués et avoir du talent, ils sont voués à des destins terribles, en Afghanistan, en Tchétchénie, ou à chercher l'oubli dans l'alcool." C'est là où la cinéaste dépasse la gentille chronique villageoise.

Par-delà l'allégorie figurée par *Baboussia*, vieille mère Russie (presque) en haillons rejetée par tous les membres de sa famille, qui sert de révélateur de l'arrogance et de la grossièreté des "nouveaux Russes", de

l'égoïsme des femmes carriéristes (Liza, nièce de Baboussia), de la malédiction des alcooliques et des divers laissés-pour-compte, Bobrova fait un sort à la guerre de Tchétchénie et à son traitement médiatique. "Je ne cherche pas à critiquer le pouvoir ni à me mettre en opposition, affirme la cinéaste. Je raconte les choses telles qu'elles sont. J'écoute la radio tous les jours, et tous les jours on annonce qu'il y a tant de morts dans une explosion en Tchétchénie. Juste après, hop, on envoie la météo, absolument sur le même ton. Mais il n'y a pas de volonté politique de ma part. Dans la scène où, pendant que la voiture passe devant la maison des "nouveaux Russes", on annonce à la radio le nombre de morts en Tchétchénie, je voulais juste montrer le revers de la médaille. On nous dit : "Maintenant, vous avez la liberté, vous avez la richesse." Effectivement, beaucoup de gens se sont enrichis et vivent aussi bien que certaines personnes à l'Ouest. Mais d'un autre côté, il y a ces grands-mères..."

La guerre de Tchétchénie n'est certes pas le sujet central du film. C'est juste l'ombre qui empêche le tableau d'être sympa et idyllique ou de se réduire à une querelle des anciens et des modernes. Mine de rien, c'est le seul film russe récent - à part le très distancié *Prisonnier du Caucase* de Sergeï Bodrov - qui fasse une quelconque référence à cette guerre étouffée par le gouvernement russe et délaissée par les médias internationaux. Un cinéaste comme Soukourov, avec sa passion romantique pour les militaires, aurait presque tendance, implicitement, à faire le jeu du pouvoir.

Pourtant, selon les dires de Lidia Bobrova, qui ne cite pas ses sources, "il y a eu des centaines de milliers de morts au cours des six dernières années en Russie. Ça aussi c'est le prix à payer pour la liberté. En ce moment, on parle beaucoup du nombre de victimes de Staline. Mais pourquoi ne dit-on rien du nombre de morts qu'il y a eus récemment ? Ce n'est pas un hasard si j'ai monté le film en enchaînant la fête du village et les actualités sur la Tchétchénie. Au moment où les villageois font la fête et s'amusent, on ramène des cercueils dans leur village. Peu importe que les morts soient des enfants russes ou des enfants tchéchènes. Tout ce que je

veux, c'est savoir pourquoi. Je ne pose pas la question au pouvoir. Je la pose aux gens, au peuple. Pourquoi sacrifie-t-on des enfants aussi doués et talentueux ? Tous les Russes sont responsables de ce qu'il se passe en Tchétchénie. S'ils permettent cela, s'ils ne réagissent pas, ils sont aussi responsables."

Alors évidemment, quand la cinéaste dit n'avoir "aucune volonté politique" en réalisant ce film, on reste perplexe. C'est sans doute une question de formulation, de sémantique. Tout est politique ou rien ne l'est... Le credo de Lidia Bobrova, c'est avant tout l'objectivité, ce qui, en soi, est déjà une attitude critique : "Ce que je voulais, dit-elle, c'était raconter les choses de la manière la plus véridique possible. Raconter qu'en ce moment, dans notre pays, la paix et la guerre coexistent, qu'une génération de grands-mères et de grands-pères coexiste avec cette génération de jeunes "nouveaux Russes". Pour elle, ce n'est même pas une histoire de lutte des classes ou de fossés des générations : "Je ne suis pas plus critique vis-à-vis des "nouveaux Russes" que vis-à-vis de la voisine Valentina, qui appartient à cette ancienne génération et qui refuse d'héberger Baboussia chez elle."

Par ailleurs, ce troisième long métrage de la cinéaste marque une évolution esthétique dans sa brève carrière. Si le parallèle avec l'actualité rappelle, en plus brûlant, celui qu'elle faisait avec les jeux Olympiques de Moscou dans son premier film, *Ô vous mes oies !*, l'autre nouveauté, c'est une dimension onirique, une touche poétique. Le léger accent final de réalisme magique, où la paria Baboussia se retrouve dans un monde réconcilié, n'a pas pour fonction d'enjoliver le tableau, mais au contraire de laisser planer un doute sur la destinée de la grand-mère quand elle disparaît de la maison du seul petit-fils qui a enfin accepté de l'héberger (Tolik, lui-même rescapé de Tchétchénie). Baboussia devient un pilier de la sagesse oubliée du peuple russe. A ce moment-là, le film rejoint l'art naïf le plus authentique, celui qui est synonyme de fantaisie et d'audace.

Vincent Ostria

Traduction de l'entretien : Christel Vergeade.